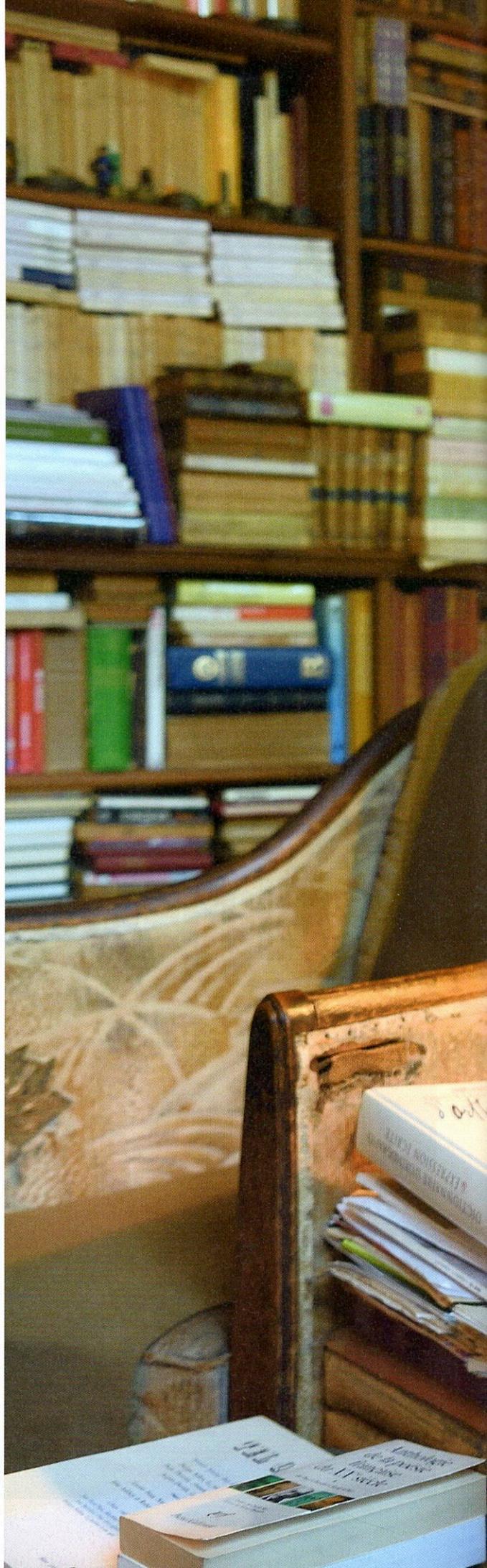


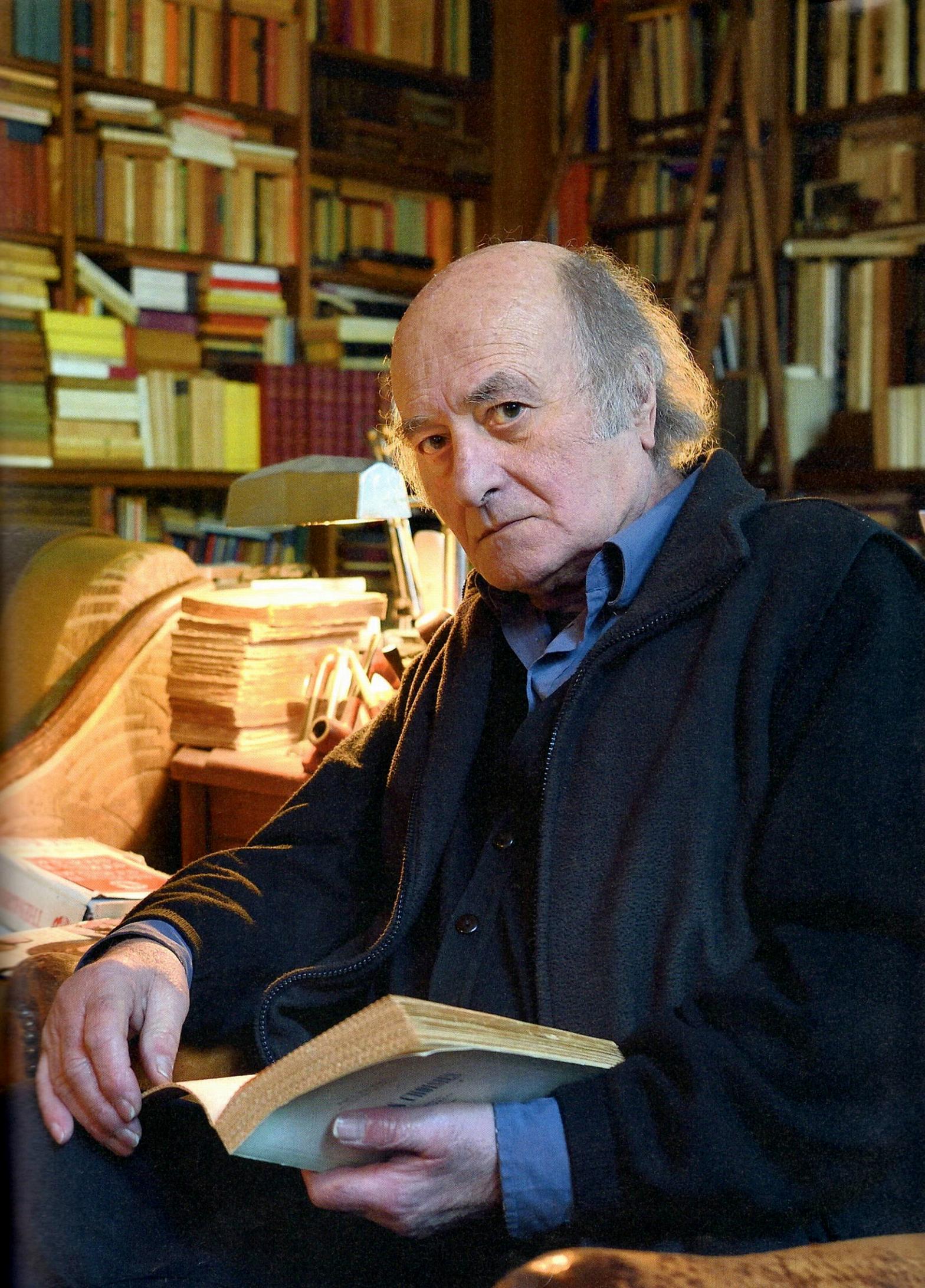
ENTRETIEN

Gérard Titus- Carmel

**“ Je me méfie
des émotions
trop fortes, je
ne hurle pas
avec les loups,
je me dispense
des simagrées.
Mon rapport
au monde est
fait d’abord de
distanciation. ”**

Propos recueillis par **Christian Noorbergen**
Photographies par **Bertrand Rieger**







“ D’abord « seulement peintre », puis écrivain, Gérard Titus-Carmel est devenu écrivain, dans la solitude éclairante des mots. Sa peinture solaire et tendue est une calligraphie toujours habitée, une incandescence pudique, au cœur profond des nerfs de l’étendue. Haute présence.

D’où sont venus vos premiers émois artistiques ?

D’un crayon à deux couleurs, je pense, rouge et bleu, qui me permettait de dessiner des écorchés. Et d’une âme à vif, aussi. Au sortir d’une enfance chaotique [il est né à Paris 20^e en 1942, *NDLR*], je ne voulais entendre parler que d’art, j’attendais l’École des beaux-arts, en réaction contre la médiocrité du monde, son agressivité, sa vulgarité et sa laideur. C’est toujours le cas. Peinture, musique, poésie me nourrissent. Je me souviens d’avoir montré un très beau dessin à un orienteur : un vaisseau de ligne de l’époque de Louis XIV. Mais j’avais gonflé les voiles à l’envers. Mes difficultés d’orientation, entre la gauche et la droite, m’ont servi pour mes futures activités de graveur, en tout cas.

J’ai eu tout de suite le goût des images, via quelques livres d’art prêtés par des camarades. C’était l’époque des pochettes d’images, chacune avec un thème. On les échangeait à la récréation. Elles me permettaient de construire d’interminables histoires. Tout y passait, de l’Égypte ancienne à la guerre de Cent Ans jusqu’aux grandes découvertes. Vers l’âge de dix ans, je suis allé au Louvre. J’ai découvert, en vrai, ce que j’avais vu sur des vignettes.

J’écoutais la musique, à la radio. Au catéchisme, grande surprise, j’ai découvert la beauté des cantiques, à l’église Notre-Dame-des-Otages. J’ai même été enfant de chœur. J’ai eu finalement un électrophone, écouté les disques qu’on me prêtait. Autre rencontre, vers l’âge de quinze ans : les grands du rock’n’roll. Rien que de très banal, les années d’un enfant difficile dans un milieu qui l’était autrement...

Quelle école a joué un rôle dans votre vie ?

L’école Boulle, du nom de ce fameux ébéniste du XVII^e siècle. Rupture nette et changement radical, à seize ans à peine. Inscrit dans la section « métal », j’étais l’un des plus jeunes de cette école réputée d’artisans du meuble. Il y avait un atelier de gravure sur bijoux et vaisselle d’orfèvrerie. Quatre ans dans un établissement incroyablement hiérarchisé ! 54 heures de cours par semaine, tous les jours. Discipline stricte, dans un esprit



“
**Le dessin précis,
peu à peu, s'est
ouvert sur le
grand geste
calligraphique,
lui-même relié
à la vastitude
du monde, où
le corps entier
est convoqué.**
”

de compagnonnage. J'ai travaillé l'émail et l'ivoire. J'ai appris l'importance du dessin précis, qui peu à peu s'est ouvert sur le grand geste calligraphique, lui-même relié à la vastitude du monde, où le corps entier est convoqué. Je maîtrisais le burin, visitais des musées, dont le musée de l'Homme.

Je suis devenu très amateur de jazz. J'ai même joué dans un petit orchestre avec des amis, fréquenté le Club Saint-Germain pendant des années. Je n'ai jamais pensé à une perspective artistique en étant à l'école Boule. J'avais plutôt l'impression d'être là par hasard. Les années passées dans cet établissement ont été à la fois très dures et très bénéfiques pour mon caractère emporté.

Quels furent vos chocs culturels ?

D'abord le surréalisme littéraire, que j'ai découvert par hasard. J'ai eu un coup de cœur pour le poème de Breton, « L'Union libre », puis toute la poésie surréaliste. Au-delà des évidences littéraires, j'aimais découvrir des auteurs moins connus, d'Aloysius Bertrand à Marceline Desbordes-Valmore. J'aimais la littérature fantastique et onirique, mais ses limites ont été vite perçues. En 1963, à court de lecture, à Versailles « je cherche un livre pour ne pas mourir » (ai-je dit au libraire). Il y avait les Éditions de Minuit. J'ai lu *La Modification* de Michel Butor, puis toutes leurs publications ; plus tard, Maurice Blanchot, le sommet. ●●●

“ Réduire cette part de secrète profondeur où l'œuvre à venir se tient embusquée, et la rendre au jour. ”

VOIR

Centre d'art contemporain l'ArTsenal à Dreux (28), « Inspiré.e.s - Acte 1 - Peintures » (collective) jusqu'au 30 mai.

Musée Paul-Valéry à Sète (34), « Gérard Titus-Carmel », automne 2021.

Musée de la Vallée de la Creuse à Éguzon-Chantôme (36), « Gérard Titus-Carmel », automne 2021.

Galerie Univer / Colette Colla à Paris (11^e), janvier 2022.

LIRE

Entre autres ouvrages signés Gérard Titus-Carmel :

4 livres de poésie :
Ressac (Obsidiane 2011),
Albâtre (Fata Morgana 2013),
Serpentes (Obsidiane 2018) et
Horizon d'attente (Tarabuste 2019).

5 essais ou écrits sur l'art :
Pierres d'attente pour Reverdy (Tarabuste 2008),
La Nuit au corps (Fata Morgana 2010),
Le Huitième Pli ou le Travail de beauté (Galilée 2013),
Au vif de la peinture, à l'ombre des mots (L'Atelier contemporain 2016) et
Écrits de chambre et d'écho (L'Atelier contemporain 2019).

Ajourné, un rêve autobiographique 1942-1970 (L'Atelier contemporain 2021).

Gérard Titus-Carmel : Plan de coupe suivi de Neige par Marc Blanchet (Artgo & C^o 2020).

En musique, j'ai toujours préféré les quatuors aux démonstrations des grandes symphonies. La musique baroque m'est une compagne absolue. Et parfois je reviens au jazz, je pense à Sonny Rollins, l'incomparable maître du saxophone à l'anche de velours.

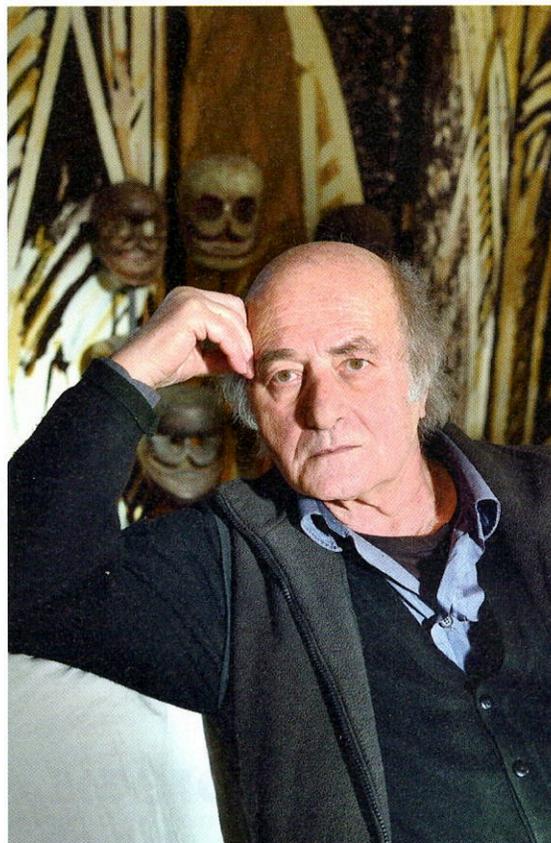
Mes chocs picturaux allaient de *La Raie* de Chardin à *La Dame à la licorne* du musée de Cluny. Je me souviens surtout de l'impact d'un tableau de Picabia des années 1920. J'ai beaucoup apprécié le très beau Max Ernst *Après moi le sommeil* et le Tanguy *Jour de lenteur*. J'avoue avoir parcouru l'école de Paris à grandes enjambées... Et j'aime toujours Morandi, sa gravité, sa profondeur, son interrogation de la peinture et sa brutalité silencieuse. Mais il me fallait peindre autrement pour sortir de la boue d'un certain passé...

J'ai beaucoup voyagé, du Japon à l'Afrique du Nord, au continent américain, Nord et Sud, un peu partout en Europe. Je me suis intéressé à la langue bretonne puis aux langues gaéliques, en Irlande. En 1954, *Le Livre de poche* est apparu. Une révolution pour moi. Double déflagration : *Les Âmes mortes* de Gogol et *Le Bruit et la fureur* de Faulkner. Puis Gide, Sartre et Camus.

Votre premier atelier ?

Mon petit appartement, où, avec mes pauvres moyens, j'utilisais des morceaux de drap. En 1967, seul à Sceaux, désespéré après un événement dramatique, j'ai erré quelque temps. Puis j'ai rencontré Antonio Seguí, sommet de classe et d'élégance. Je l'aimais beaucoup, lui comme ses œuvres, que j'avais remarquées à la Biennale de Paris en 1963, revues en 1966 à la galerie Claude Bernard. Je l'ai abordé. Il y avait aussi Velickovic, qui occupait une partie du grand atelier de Seguí à Arcueil. Seguí m'y a invité, j'y suis resté deux ans, jusqu'en 1970. Le grand Serbe, le prince des Andes et le petit Français. Le monde s'est élargi. Amitié, tolérance et compréhension... Antonio, toujours disponible et plein d'humour, faisait se rencontrer tout le monde hispanique. L'atelier était refuge, ciment de travail et d'amitié. Là, j'ai pris conscience de ma « francitude », si l'on peut dire.

La galerie du Dragon a vendu un de mes dessins à un collectionneur en 1969. Je suis parti au Japon en 1970, pensant ne plus revenir en Europe. Je suis resté deux mois dans ce pays où j'ai rencontré Joan, une traductrice américaine. Une curieuse nostalgie m'a surpris, et je suis rentré en France avec Joan. J'ai commencé à dessiner des séries, pensant que c'était dans l'organisation du nombre et dans le seul noir et blanc du crayon et du papier que je trouverais mon salut.



Quels sont les artistes vivants qui comptent pour vous ?

Dans le désordre et pendant qu'il est encore temps : Jim Dine (ses outils et ses cœurs, dépassant la trivialité du sujet pour interroger la peinture elle-même), Geneviève Asse (la profondeur et la rigueur de son rêve océanique), Georg Baselitz (le culot de sa force au service du plaisir de peindre – et de sculpter – en sa mémoire), Jasper Johns (son irrésistibilité des premiers temps devenue vraie mélancolie de peintre), Pierre Alechinsky (le brio de sa liberté, et pour m'avoir dessillé les yeux quand j'étais très jeune, sans me les avoir refermés depuis). J'ajouterais un sculpteur : Bernard Pagès, car Anthony Caro et Tony Grand ne sont plus avec nous. Je pourrais également citer quelques amis dont le travail m'est très proche dans la complicité des enjeux : Claude Viallat, Jan Voss ou Jean Le Gac, qui a précipité son approche de la peinture en une enquête resserrée sur sa fiction. Je pense aussi à Christian Sorg et sa fougue ou à Pierre Skira, son intelligence de l'espace du pastel « à ciel ouvert ». Pas encore à leur vraie place...

“
**La haute idée
que je me fais
de la beauté :
le silence.**
”

Vous êtes parti d'un réalisme étrange pour évoluer vers une étrange abstraction...

On a parfois trouvé difficile de suivre l'évolution de mon travail, se déployant depuis les « opérations olfactives » et les fruits artificiels des années 1970 jusqu'aux peintures actuelles, je veux parler des *Herses* et autres variations sur les *Plans de coupe* qui requièrent toute mon attention en ce moment (en passant par les dessins déconstruits, au « réalisme étrange » des nombreuses suites et séries qui fleurissent dans l'intervalle). Pour moi, une même préoccupation fédère l'ensemble : la mise en forme de l'espace qui accueille ce qui l'affronte et sur quoi elle se précipite. Que ce soit des objets reconnaissables ou plus abstraits, des feuillages ou des gestes de colère où le corps se montre à la tâche, il en va de la même ambition : réduire cette part de secrète profondeur où l'œuvre à venir se tient embusquée, et la rendre au jour.

Et cela, de mille manières : avec le collage, la fragmentation, le heurt, la mise en abyme – tout ce qui est à ma portée pour que l'œuvre paraisse évidente en soi en n'ayant de comptes à rendre qu'à elle-même autant qu'elle coïncide avec la haute idée que je me fais de la beauté, autrement dit : le silence.

Et l'écriture ?

« Garder le silence, c'est ce que nous voulons tous, écrivant », dit Blanchot. Ainsi en est-il pour moi, peignant et écrivant, qui m'évertue à bâtir une œuvre à double face, régie par le même vœu, mais exaucée en son lieu propre, avec ses outils, son langage et son espace spécifiques : un voisinage des plus proches qui tient chacune des pratiques éloignée en sa langue, mais les deux liées en leur projet. Et la gravure vient à point nommé pour travailler mes images à l'envers, comme en cet envers l'écriture autant me retrouve. Un exercice de haute voltige... Avec autant d'émotion (et de risques) que s'il s'agissait de faire du trapèze au-dessus d'un feu de forêt. Un rêve, sans doute. ●

